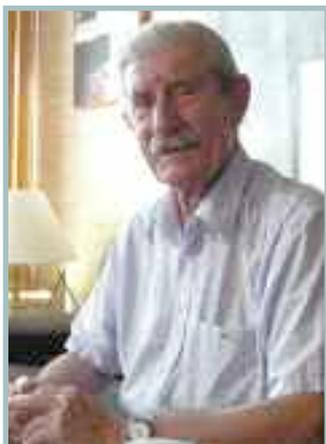


Pierre Massias

AIHP 1952

Professeur honoraire de Rhumatologie
Hôpital Antoine Bécclère, Clamart



Pierre Massias, vous avez créé le service de rhumatologie de l'hôpital Antoine Bécclère dès son ouverture en 1969. Comment Florent Coste, fondateur avec René Fauvert du Fonds d'Etudes et de Recherche du Corps Médical des Hôpitaux de Paris, fut-il à l'origine de votre carrière hospitalo-universitaire ?

Par pur hasard, en quatrième année d'internat. Je n'avais pas de place réservée chez un patron. Ma collègue Suzanne Rampon (AIHP 1951) m'a suggéré de postuler chez Coste, à l'hôpital Cochin, sur un poste devenu subitement vacant. Je suis resté un an auprès d'un homme très savant, charmant et bienveillant. Je suis devenu son Chef de clinique, un poste purement universitaire, rappelons-le, à temps partiel pendant sept ans et très peu rémunérateur. Il fallait gagner sa vie l'après-midi, dans le secteur libéral et des dispensaires le plus souvent.

Florent Coste fut-il vraiment le fondateur de la discipline rhumatologique ?

Indiscutablement, oui. Sous l'influence active de Jacques Forestier, ne l'oublions pas. En fait, Coste aurait voulu être dermatologue, mais la carrière lui était bouchée à Saint-Louis, là où il y avait la chaire de dermato-syphiligraphie occupée par Henri Gougerot avant Robert Degos. Après la Libération, on commença à dépecer la "pathologie interne" en spécialités, à l'origine de nouvelles chaires universitaires. Coste fut "titularisé" à la tête d'un service de Médecine de Cochin, selon la règle syndicale du choix à

l'ancienneté. Il devint titulaire de la première Chaire de Rhumatologie en 1948. À son flanc, il y avait le fameux service d'orthopédie de Robert Merle d'Aubigné. Coste réussit à le convaincre – ce ne fut pas aisé, mais il était obstiné et fêru de pédagogie - de réaliser un grand ensemble hospitalo-universitaire avec deux bâtiments alaires joints par un amphithéâtre qui aujourd'hui porte son nom, et des souterrains desservant les salles de médecine physique et de radiologie.

Une sorte de "Palais de l'Os", comme il y eut un "Palais du Rein" à Necker. Quel y fut votre rôle ?

J'eus le privilège de faire le lien entre la Clinique Orthopédique et la Clinique Rhumatologique, en assurant le suivi médical des malades de Merle d'Aubigné et en privilégiant la rhumatologie "mécanique". Bien qu'assistant des hôpitaux, je ne fus pas nommé au Bureau Central des Médecins des Hôpitaux. Coste m'aiguilla vers le concours de l'Agrégation. Je l'ai présenté trois fois, les deux premières en temps que "lièvre" pour des candidats favoris. Je fus donc l'adjoint de deux patrons à Cochin dans le bâtiment Hardy 2 : Florent Coste et Florian Delbarre qui lui succéda en tant que Chef de service et professeur de chaire, tous deux aux personnalités fortes mais très opposées. Je dois à la réforme Debré d'avoir pu rejoindre le corps des bi-appartenants pleintemps auquel je me suis rallié lors de ma nomination à l'hôpital Antoine Bécclère. Rappelons qu'il y avait deux clans opposés dans la lutte pour la puissance suprême, menés respectivement par Louis Pasteur Valléry-Radot

et Robert Debré. Coste se rattachait à ce dernier. N'oublions pas un troisième larron dont j'avais été l'interne, Justin Besançon. Tous les trois voulaient nommer le plus d'élèves possible, titulariser les Agrégés fut un moyen complémentaire que celui-ci sut inspirer pour peupler les postes plein-temps. Je fus donc PU-PH de 1963 à 1992.

Comment se passait le concours d'Agrégation d'avant la "réforme Edgar Faure" issue de 1968 qui fit disparaître les Chaires et leurs strapontins ?

Les deux leçons d'Agrégation d'une heure étaient les épreuves principales. La première, courte, se préparait en quatre heures passées dans la bibliothèque de la faculté de Médecine, seul avec un aide, le plus souvent un copain. J'ai ainsi planché sur le myélome. La seconde dite de "24 heures" était beaucoup plus ardue, sur des sujets complexes. Le candidat était enfermé pendant cette durée dans le même endroit, mais il pouvait faire appel à la terre entière pour réaliser les recherches bibliographiques, suggérer des idées et... le sustenter en vivres et boissons. Comme pour les concours d'externat et d'internat, l'Agreg se préparait avec des sous-colles. Soyons francs, tout était réglé d'avance, mais gare à qui faisait une merde devant le jury ! N'oublions pas qu'avant le plein temps, l'agrégé était nommé pour neuf ans. Seuls les titulaires de chaire pouvaient exercer jusqu'à 70 ans.

Entretien 8 octobre 2006

Bernard Rueff

AIHP 1958

PU-PH honoraire d'Hépatologie
CHU Beaujon, Clichy



Bernard Rueff, vous avez été successivement l'externe, l'interne, le Chef de clinique et de la PU-PH de **René Fauvert** (AIHP 1929). Qui fut cet homme qui, avec Florent Coste (AIHP 1921), fonda le Fonds d'Etudes et de Recherche du Corps Médical Hospitalier qui, pour lui rendre hommage de son vivant, créa un "Prix Fauvert" pour honorer les meilleurs chercheurs sortis de l'Internat de Paris ?

Ce fut d'abord un très grand médecin des hôpitaux de Paris de l'après-guerre, fondateur de l'école d'hépatogastroentérologie de Beaujon. Il appartient à cette génération de nos aînés, très minoritaires, choquée à la Libération par la disparition de la recherche médicale française de la scène internationale, entamée par la saignée de la première guerre mondiale et définitivement ruinée par la deuxième. Ils s'appelaient Robert Debré, Jean Bernard, Jean Hamburger, René Fauvert, Raoul Kourilsky, Jean-Pierre Soulier, Pierre Soulié, Jean Mathey, et leurs chefs de clinique, Jean Dausset, Gabriel Richet, Maurice Tubiana... Ils fondèrent le fameux et très exclusif Club des Dix élargi à Treize – la liste exacte est difficile à reconstituer avec précision! – qui se réunissait une fois par mois dans un hôtel de la rue du Bac puis à la Closerie des Lilas pour trouver la formule qui réconcilie la médecine avec la science. Il en résultera aussi la création de l'Association Claude Bernard qui sera très bien servie quand sera créé l'Institut National d'Hygiène, le précurseur de l'Inserm. Vous imaginez également la position privilégiée de ce Club dans la genèse de la Réforme Debré, boostée par la présence de Michel Debré à la tête du premier gouvernement de Charles de Gaulle inaugurant la Ve République en 1958. Ce Club, très influencé par la formule nord-américaine du plein temps à triple mission d'enseignement, de soins et de recherche, oubliera de s'intéresser à la notion de santé publique, sa seule lacune à mon sens. L'introduction du plein temps hospitalo-universitaire strict auquel René Fauvert se rallia de suite, fut très mal acceptée par la majorité du corps médical hospitalier. Puis-je vous confier que, moi-même étant interne, je fus "lynché" par une salle de garde déchaînée quand j'annonçai que je choisirais ce mode d'exercice !

Oui, mais enfin, tous vos contemporains savent que vous étiez un affreux jojo, "gauchiste contestataire" en 1968! Comment avez-vous pu être nommé PU-PH par le même René Fauvert en 1974 dans son service où vous êtes resté pendant ces années ?

René Fauvert était un très grand MONSIEUR, sensible à l'authenticité du talent des personnes qui l'entouraient, dont la miènerie, sinon il ne m'aurait pas supporté. J'ai peut-être joué le rôle de fou du roi. C'était un homme réservé, timide et peu expansif qui ne se dégelait un peu que dans la stricte intimité d'un bureau. Cela s'explique par son enfance austère dans un milieu familial industriel huguenot, établi dans un village ultra-catholique du Nord de la France. Il a su très tôt ce que c'était que d'être un minoritaire dans un groupe social intolérant. A Beaujon, dans le Pavillon Sergent, il a relié principalement à la physiopathologie le cadre des ses thèmes de

recherche. Il a été pour nous le symbole de la rigueur et de l'exigence de soi poussées au mieux de la qualité des trois volets de la mission hospitalo-universitaire volontairement acceptée par tous. Il parlait mal en public, ne s'exprimait pas en anglais et n'était pas porté vers l'écriture. C'est donc son premier élève et collaborateur,

Jean-Pierre Benhamou, qui a rédigé le premier grand traité d'hépatologie en langue française qui porte leur deux noms en couverture.

Entretien validé le 10 octobre 2007

Qui était Emile Sergent (1867-1943)

Nombre de salles et de pavillons de l'AP-HP portent le nom d'Émile Sergent, le plus célèbre étant celui de Beaujon, où s'installa René Fauvert dans des baraquements provisoires en préfabriqué extérieurement toujours en l'état. Il fut l'un des plus grands médecins des hôpitaux de la première moitié du siècle. Auteur de nombreux ouvrages de pathologie médicale et de sémiologie, spécialement intéressé par la pneumophtisiologie, il dirigea la clinique propédeutique médicale de l'hôpital Broussais puis à Boucicaut. Il présida l'Académie Nationale de Médecine. Il présida aussi - et ceci est moins connu - la commission nommée en 1941 pour examiner la question de la réforme des études médicales composée comme suit : président, Emile Sergent (mb Ac méd, pro hon à fac méd Paris), Alajouanine (fac med Paris), Baudouin (doyen fac med Paris), Léon Binet (fac med Paris), Couvelaire (Paris), Delay (Paris), Lenormant (Paris), Maurain (doyen honoraire fac sciences Paris), Mauriac (doyen fac méd Bordeaux), Mondor (Paris), Pasteur Valléry Radot (Paris).

"Dans les Facultés de médecine, il y a trop de cours à entrer, dans les cours, trop de théories hypothétiques à comprendre, trop de noms propres à retenir. Les examens trop théoriques entraînent les étudiants à se consacrer entièrement à la préparation livresque qui laisse peu de traces et à négliger l'observation qui, seule, permet les acquisitions définitives. On cherche à inculquer aux élèves les aspects de la vérité d'aujourd'hui au lieu de les rendre aptes à comprendre celle de demain. Plus que l'esprit fait d'observation et de critique, c'est la science médicale que l'on prétend enseigner. (...) Si les études qui conduisent au doctorat en médecine sont critiquées, celles qu'entreprennent après le doctorat, les futures spécialistes, les chercheurs ou les professeurs le sont bien plus encore. Le souci de la recherche pure a pratiquement disparu. La médecine française malgré les personnalités brillantes qui l'honorent a perdu la direction intellectuelle de la recherche médicale. (...) Les causes ne sont que trop faciles à trouver. Notre jeunesse est coulée de 18 à 35 ans par l'abus des concours dans un moule de préparation scolastique qui développe la mémoire, l'art de la présentation, l'esprit de chapelles, la flatterie à l'égard des hommes en place qui tue l'originalité et détourne fatalement de la recherche pour laquelle il faut du temps, de la méditation, de l'enthousiasme pour les idées et un désintéressement total. (...) Connaissant cette situation, le Secrétariat d'Etat de l'Education Nationale a jugé nécessaire de prévoir des réformes. Pour aboutir, il a fallu s'entourer des avis les plus autorisés et, sur sa demande, se réunir à Paris une Commission présidée par le Pr. Sergent et composé des maîtres les plus illustres de la médecine française : les Pr. Baudouin, Lenormant, Mauriac, Mondor, PVR, Alajouanine, Jean Delay. En outre, les avis du Pr. Leriche Pdt. de l'Ordre National des Médecins, des doyens Cornil, Lépine, Euzières et Benoit ont été sollicités. C'est sur le vu de leurs observations qu'a été établi le présent projet de loi. (...) Le deuxième vœu concerne l'organisation de la recherche scientifique dans les Facultés de médecine. Le recrutement des chercheurs y devient de plus en plus difficile pour des raisons purement financières. Il n'est pas actuellement possible dans les Facultés de Médecine de faire aux chercheurs la place honorable qu'ils méritent. Une organisation de la recherche scientifique dans les Facultés de Médecine ne peut être faite que si le gouvernement s'engage à accorder les crédits nécessaires (par exemple pour la création d'instituts de recherches) et si la commission a une connaissance au moins approximative de l'importance éventuelle de ces crédits." La loi fut promulguée par le gouvernement de Vichy le 16 août 1941. (source JF Picard, CNRS).

Autre aspect méconnu, Emile Sergent enseigna la médecine à Québec et emmena la délégation des médecins français au premier congrès médical francophone de Québec en 1934. *Quelques réflexions à propos de mon cours d'enseignement clinique médical à Québec, en août, septembre, octobre 1934* (la Presse médicale, 26 décembre 1934).